L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 20 AVRIL 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES :
G. F. WEISSE, E. DUFOUR, L. DUVERGER, S. HARBY.

Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS :
MARDI MATIN, 20 AVRIL 1858.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six jours. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

... Hyde & Co.—Marchandises se..., etc.

France et Angleterre.

[illegible]

Dépêches Télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

CONGRÈS.

On discute au Congrès le bill "Pacific Railroad."

Washington, 19 avril.—A la Chambre, le comité sur les affaires étrangères a requis son président de présenter des résolutions abrogeant le traité Clayton-Bulwer.

Le comité de conférence sur les affaires du Kansas est en délibération.

NOUVELLES DE LA HAVANE.

New-York, 19.—Le steamer *Black Warrior* est arrivé de la Havane d'où il est parti le 14 du courant. Le sucre était ferme à 18 cents. Une ligne de canonnières anglaises est stationnée le long des côtes de Cuba, afin d'empêcher le débarquement de nègres. Elles ont accosté et visité plusieurs bâtiments américains.

LES RIVIÈRES.

St-Louis, 19.—Depuis hier, la rivière a monté d'environ neuf pouces. Le Mississipi monte lentement. A Dubuque, il pleut constamment depuis deux ou trois jours. Il n'y a rien de nouveau relatif aux rivières tributaires.

A Louisville l'Ohio monte, et il y a neuf pieds et demi d'eau aux chûtes.

MARCHÉS.

New-York, 19 avril.—Coton ferme à 12 1/8c; farine $4 et $3 85 1/2; blé lourd; mais blanc de 71 à 74 c; mais jaune de 75 à 76 c; porc 17 90 à 17 95; lard de 10 7/8 à 17 c; sucre Orléans de 4 7/8 à 7 1/4; café languissant; bacon: jambons 9 1/2 à 10 c, et épaules de 6 3/4 à 7 c.

Cincinnati, 19 avril.—Farine sans changement; whisky 16 1/2 c; huile de lin 68 c; mess porc tenu à $17; lard de 10 à 10 3/8 c; plats-côtés en gros 8 3/8 c; mélasse 36 c; sucre inactif; café pesant.

STEAMBOATS DESCENDANT LE FLEUVE.

Vicksburg, 19 avril.—W. M. Morrison, 6 heures; H. R. W. Hill et R. W. Powell, 11 heures. Dimanche matin, Baltic, à 4 heures, et Europa à 6 heures du soir, le même jour.

CHRONIQUE LOCALE.

RECTIFICATION.—Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

Messieurs,

Ayant lu dans votre chronique locale de samedi passé, (avril 17) que j'étais accusé, ainsi que mon ami M. Meyers, du meurtre d'Alonzo F. Ellis, second du navire Martha Ridout, je vous prierai de mentionner dans votre estimable journal que non-seulement nous ne sommes pas les personnes qui avons commis le meurtre mais même que nous ne savions pas que le susdit meurtre avait été commis.

Approuvé : EUGENE ADAMS. PETER MEYERS.

Nous ajouterons que l'accusé s'appelle Joseph Lindsey. L'erreur vient de ce que le paragraphe dans lequel nous parlions du "true bill" présenté contre lui annonçait également le "true bill" présenté contre MM. Adams et Myers pour assaut et batterie.

ELECTION.—A l'élection tenue hier, les votes pour l'extension du chemin de fer de Jackson et du Nord, a été d'une majorité de 2,000 à 3,000. Voici les Directeurs élus :—Louisiane—John Calhoun, N. C. Folger, Charles M. Waterman, James H. Caldwell, S. F. Slatter, Charles Pride, George W. Christy, J. M. Reid, Richard Swain, H. M. Summers, Thomas Murray, Johnson Armstrong. Mississippi—William McWillie, F. Zollicoffer, E. D. Brower, E. H. Saunders, R. D. Brown, C. S. Tarpley.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Un nommé Thomas Morris a été arrêté hier soir, rue du Canal, pour tentative de meurtre sur sa femme. Il avait placé le canon de son pistolet sur la poitrine de celle-ci, mais par un mouvement du bras le coup est passé par dessus ses épaules.

AUTRE TENTATIVE.—Hier, vers 1 heure, rue Lafayette, une assez triste affaire s'est passée. Une personne qui soupçonnait de mauvaises mœurs une dame qui la touche de près, ayant acquis les preuves de ce fait, tira un pistolet de sa poche et fit feu sur l'homme qui se trouvait en compagnie de cette dame ; celui ci esquiva le coup et s'échappa ; l'autre a été arrêté.

SUICIDE.—Un Allemand, du nom de Ramme, âgé de 45 ans et demeurant rue Désirée, No 70, s'est suicidé hier, dans l'après-midi.—Il avait été, pendant quelque temps, malade à l'hôpital de charité, et c'est à son retour chez lui que, apprenant que sa femme l'avait quitté pour suivre un autre homme, il s'est porté à cet acte de désespoir. Le coroner a rendu ce verdict sur le cadavre : suicide par strangulation.

ENQUÊTES.—Le coroner a tenu les enquêtes suivantes :

Samedi, sur le corps de Catherine Schweitzer qui a été renversée par une charrette et a eu le crâne fracassé, dans la soirée du 17 courant, à l'encoignure Washington et Jersey. Le charretier n'était pas à blâmer; le recorder l'a acquitté.—Catherine est née en Louisiane et avait trois ans.

Une enquête a été tenue, hier matin, sur le cadavre de Baptiste, français, âgé de 40 ans, trouvé dans la rue Barthélemy, Troisième District. Verdict : mort dans un état d'ivresse.

Une seconde enquête a été tenue dans une maison de l'encoignure Casacalvo et Mandeville, sur le corps de Julia Tarpy qui était tombée du second étage et s'était fracassé le crâne. Elle avait dix-sept mois.

Une troisième enquête a été tenue sur le corps d'Antonio Canedo qui était tombé d'un wagon du chemin de fer Pontchartrain, et mort au poste du Troisième District. Canedo était espagnol et avait 30 ans.

INCENDIE.—Le feu s'est déclaré, hier, entre quatre et cinq heures du matin, dans l'Eglise de l'Annonciation, encoignure Orange et Pacanier, Premier District. L'édifice est complètement détruit. L'assurance est de $9,000.

COUR DU RECORDER FABRE.—Nelson, esclave de M. Collins, est en prison pour avoir volé une caisse de chandelles à bord du bateau à vapeur Cora.

Le recorder a mis hors de cour l'accusation de recel d'articles, portée contre H. Barba.

Antonio Pablo, propriétaire d'un cabaret de la rue Front Levée, est accusé de violation des ordonnances.—Cautionnement.

Nicholas Schaffer, rue Dumaine, est accusé d'avoir assailli sa femme.—En prison en attendant l'interrogatoire.

Caroline Simond dit qu'Honoré Strawbridge l'a insultée dans la rue d'Orléans.—Cautionnement.

Wm Jones, individu suspect et dangereux, a été écroué.

Dieudonné Boby, accusé de troubler la paix et d'insulter les personnes qui passent dans le voisinage de la rue St Louis, a été écroué faute d'un cautionnement de $350.

Catherine Burs et son mari se plaignent d'avoir été battus, dans la rue de l'Hôpital, par Sally Graham.

N. Jubin accuse Pierre Boutet de l'avoir insulté dans la rue Derbigny.—Cautionnement.

ENTERREMENTS dans les différents cimetières de la ville, dans la semaine expirée hier :

Cypress Grove No 1	4
" No 2	12
Cimetière de l'Hôpital de Charité	11
" des Odd Fellows	0
" de Greenwood	6
" Protestant	5
" de Lafayette	15
" Catholique No 1	4
" " No 2	15
" de St-Vincent de Paul	11
" St-Joseph	6
" de St-Patrick	19
" St-Louis	8
Total	116

SORDIDE AVARICE.—M. D. M. Cameron, qui habite depuis cinq ans au numéro 69, Fulton street, pourrait, dit le *Courrier des Etats-Unis*, vivre dans l'aisance, et une avarice poussée aux dernières limites se l'empêchait de s'accorder même les premières nécessités de la vie. Il a passé tout l'hiver dans une mauvaise chambre sans feu, sur un lit de paille, ne se nourrissant que de pain et ne buvant que de l'eau. Un pareil genre de vie a totalement ruiné sa santé : l'autre jour, des voisins, surpris de ne pas l'avoir vu sortir depuis quarante-huit heures, sont entrés chez lui pour voir ce qu'il était devenu. On l'a trouvé à moitié mort d'inanition, couché sur le plancher et incapable de répondre aux questions qui lui étaient faites. Comme on ne lui connaissait ni parents ni amis, M. Cameron a été transporté à l'hôpital ; mais les médecins désespèrent de pouvoir le sauver.

Nouvelles diverses.

—La chaleur est devenue tellement forte à Paris depuis deux jours que l'arrosage public a commencé le 25 mars sur les places, les quais et les boulevards de la capitale.

—L'officier anglais chargé de présenter à l'empereur un canon sur le modèle de celui que S. M. avait admiré à Osborne, est arrivé à Paris avec ce présent militaire.

—L'Angleterre se dispose à élever une statue à Olivier Goldsmith, l'élégant auteur du *Vicaire de Wakefield*. Elle sera dressée à Dublin, sa ville natale, non loin du collège de la Trinité, où il fit ses premières études. Une souscription a été ouverte pour cet objet, et sans doute la somme nécessaire pour l'érection de ce monument ne tardera pas à être complétée.

—On lit dans la *Patrie* :

"Le projet de tunnel sous-marin destiné à relier les chemins de fer d'Angleterre à ceux du continent excite toujours, à un haut degré, l'attention publique en France et surtout chez nos voisins d'outre-mer. Chacun apprécie à son point de vue les avantages immenses promis par l'exécution de cette grande voie internationale. On sait qu'une commission officielle des ponts et chaussées et des mines, réunie par l'initiative de S. M. l'Empereur, s'est prononcée sur l'opportunité de travaux d'expérimentation à effectuer sur le détroit, et sur l'utilité d'une dépense de 500,000 francs pour cet objet. Le gouvernement anglais, de son côté, fait examiner la question au point de vue spécial de l'intérêt du commerce britannique.

"Il paraîtrait actuellement que les deux compagnies du chemin de fer du Nord et du South Eastern railway, qui toutes deux desservent la circulation internationale aboutissant au détroit de Calais, se seraient émues en présence des avantages entrevus pour ces Compagnies dans l'ouverture de cette voie sous-marine de jonction. On parle en ce moment d'une combinaison au moyen de laquelle ces deux compagnies interviendraient directement pour concourir avec les deux gouvernements aux travaux préparatoires qui doivent précéder l'exécution. On se saurait trop hautement honorer cette initiative de la part des deux puissantes compagnies. Leur intervention est assurément le plus efficace de tous les moyens pour introduire dans la pratique industrielle une question qui, jusqu'à ce jour, était restée dans le domaine de la science. Elles ont pressenti sans doute les grands résultats de cette œuvre dans l'intérêt de leur trafic, de même que nous avons prédit à nos lecteurs les conséquences fécondes au point de vue de la consolidation et de l'extension des rapports internationaux."

Le commerce au reste.—L'Angleterre prépare déjà, avec une grande activité, les marchandises qu'elle compte exporter en Chine. Dans le nombre des objets dont les négociants d'Outre-Manche prétendent faire là-bas une branche de commerce fort étendue, il s'en trouve qui n'auraient guère leur placement en Europe : ce sont des dieux.

L'Angleterre veut exploiter l'Olympe chinois, comme elle a exploité le ciel indien, et débiter, s'il est possible, depuis Canton jusqu'à Péking, toute une mythologie de pacotille. L'industrie de Birmingham est en travail pour ce curieux enfantement. C'est là, comme on sait, que l'Inde s'est toujours fournie d'idoles; comme les derniers troubles ont jeté un peu de gêne dans les affaires de cette industrie, on espère se dédommager avec le Céleste-Empire, et, sauf à les modifier un peu, écouler sous forme de divinités chinoises les dieux indous restés pour compte.

Afin que vous puissiez juger de la marchandise, voici un extrait du prix courant d'un fabricant d'idoles indiennes à Birmingham :

"*Yamen*, dieu de la mort, en cuivre fin, fabriqué avec beaucoup de goût.—*Chirondi* (roi des démons), modèles très variés. Le géant qu'il monte est du plus hardi dessin, et son sabre, de modèle moderne.—*Varensin* (dieu du soleil), plein de vie. Son crocodile est en airin et son fouet en argent.—*Coubenen* (dieu des richesses). Ce dieu est d'un travail admirable : le fabricant y a mis tout son art et tout son talent.—On trouve des *demi dieux* et des *démons inférieurs* de toute espèce. On ne fait pas de crédit. Escompte sur paiement comptant.

Le marchand n'oublie qu'une chose, c'est de dire si l'on trouve chez lui des dieux d'occasion.

Ces idoles sont presque toutes de grand modèle, et dorées de pied en chef. Un dieu qui n'est pas d'or, n'est pas un dieu pour les peuples de l'Asie. Sur les mille onces d'or qui se consomment chaque semaine à Birmingham, il en est deux cents au moins qui sont absorbées par cette dorure païenne.

Ce n'est pas tout, Indiens et Chinois donnent au temple la même parure qu'à l'idole; et ce qu'on ne sait guère, c'est que tout l'or que l'Europe leur envoie n'a pas un autre usage. De là vient qu'à certaines époques, les croyants de l'Asie prenant toujours pour l'ornement de leurs dieux ou de leurs temples et ne rendant jamais, la disette du précieux métal se trouve être si grande sur les marchés européens. "De nos jours, un écrivain l'a dit, l'Asie orientale ne voulant que de l'or pour ses marchandises, l'or que l'Angleterre pompe de l'Europe ou de l'Amérique va peu à peu s'enterrer en Asie. Les piastres américaines fondues en napoléons, en livres sterling, ont pour destinée dernière d'aller dorer les pagodes et les idoles de l'Inde, de la Chine et du Japon."

NOUVELLES DES INDES.

Nous extrayons de la *Gazette de Delhi* les détails suivants sur le procès du roi de Delhi :

"Le procès du roi de Delhi a duré plusieurs jours. Ce vieux monarque a paru devant ses juges dans une attitude de faiblesse et d'imbécilité qui inspirait la pitié. C'est à peine s'il pouvait articuler quelques mots. Durant tout le cours de la procédure, il s'est tenu accroupi sur un coussin, à la droite du président et à la gauche du ministère public.

"Le ministère public a déclaré dans son acte d'accusation, que quelles que fussent les charges qui s'élèveraient contre l'accusé, aucune sentence capitale ne pourrait être prononcée, à cause des engagements qui ont été pris, lors de l'arrestation du vieux roi, par le général Wilson.

"Le procès a dû être interrompu à diverses reprises, par suite de l'état d'indisposition de l'accusé, qui semble être resté indifférent à une grande partie des débats.

"Le sixième jour, il a été donné lecture d'une lettre qui prouve que, il y a un an et demi, des émissaires secrets ont été envoyés par le roi de Delhi en Perse, par l'intermédiaire d'un indigène du nom de Mahomed Hussun Uskeree, dans le but d'obtenir de l'assistance pour renverser le pouvoir britannique dans l'Inde. Cette lettre a causé une grande sensation dans l'auditoire.

"Les témoignages produits ont prouvé que des prisonniers européens de toute classe et de tout âge ont été massacrés de sang froid dans le palais du roi.

"La Cour a entendu, le onzième jour, l'éditeur du *Delhi-News*. Ce témoin a déclaré que les mahométans de la ville avaient l'habitude de prétendre que les Persans, aidés par les Russes, viendraient chasser les Anglais du pays, et qu'il pensait que les mahométans en voulaient beaucoup à l'Angleterre, à cause de la guerre de Perse.

"Le témoin, en réponse à une demande qui lui a été faite, déclare que cinq ou six jours après que les rebelles se furent emparés de la ville, il a entendu beaucoup de bruit dans le palais, qu'il est allé voir, et qu'il y a vu un certain nombre de cipayes et de serviteurs du Roi occupés à tuer des Européens, parmi lesquels se trouvaient des hommes, des femmes et des enfants. On lui a dit que cinquante deux personnes, dont cinq ou six hommes seulement, avaient été égorgés ce jour-là. Les corps ont été jetés dans la rivière. Ces malheureux avaient été enfermés dans les ignobles réduits du palais, du 11 au 16 mai, jour de leur massacre.

"Qui a donné l'ordre de ce massacre ? a demandé le président.—Le Roi lui-même, car quel autre que lui aurait pu le donner, a répondu le témoin.

"Le Roi, qui a dormi pendant une grande partie du procès, a paru se réveiller pendant l'interrogatoire de ce dernier témoin, et a protesté plusieurs fois de son innocence des charges accablantes qui résultaient pour lui de ces déclarations. Lorsqu'il ne parlait pas, il passait son temps à tresser et à détresser les fils de l'écharpe qui entourait la tête. Quelquefois il demandait un stimulant pour soutenir ses forces."

CHINE.

On lit dans la *Presse* :

"La commission nommée par les plénipotentiaires pour assister Pih Kwé dans le gouvernement de Canton fonctionne avec une grande régularité. Le sous gouverneur lui soumet chaque jour les décisions importantes qu'il croit devoir prendre dans l'intérêt de l'ordre et de la tranquillité publique; il ne publie aucun édit, aucune proclamation au peuple avant d'avoir obtenu le visa des commissaires français et anglais.

"La population cantonnaise s'a pas tardé à s'habituer à ce gouvernement mixte; elle donne même aux autorités européennes une préférence fâcheuse pour la prompte expédition des affaires, car elle porte devant leur tribunal arbitral une foule de procès et de questions d'un intérêt secondaire, qui sont plutôt du ressort de la justice de paix que de celui d'une commission essentiellement politique. Ainsi, croiriez vous que, l'autre jour, le colonel Holloway a consacré une partie de son audience à recueillir et à discuter les dépositions d'une femme aux petits pieds, qui se plaignait d'avoir été insultée dans les rues par un matelot barbare!

"Les plénipotentiaires ne prennent pas une part directe à l'administration de Canton; leur rôle diplomatique se borne, pour le moment, à attendre les réponses de Pékin, qui ne peuvent tarder à arriver, si la Cour les expédie par un courrier *à grande vitesse*. Le baron Gros se tient toujours à bord du *Primauguet*, à proximité du *Furious*, qui est le quartier général de lord Elgin. Les trois commissaires continuent d'habiter le palais du lieutenant-gouverneur.

"Ce qu'il y a fort à craindre pour Canton, c'est le patriotisme aveugle des villages environnants, qui s'attribuent une force et une valeur chimérique. Si la nouvelle qui circule depuis quelques jours est vraie, les chefs des 96 villages se seraient assemblés tout récemment, et auraient décidé qu'une armée de 100,000 *braves* serait levée parmi eux pour défendre la patrie et en chasser les *barbares* qui en souillent le sol sacré. Voilà le seul et véritable danger dont le pays puisse être menacé; danger terrible, dont on comprend que les riches Cantonnais s'effraient, car si les alliés avaient une nouvelle agression à repousser, il s'en suivrait, à coup sûr, d'épouvantables représailles.

"Le vice-roi Yeh reste toujours prisonnier à bord de l'*Inflexible*, au mouillage devant le Bogue.

"Ses habitudes à bord sont des plus simples. Il se lève à six heures du matin et se retire à sept heures du soir, mais sans jamais monter sur le pont ni se promener dans les batteries. Eu égard à sa taille et à sa corpulence vraiment extraordinaires, il mange peu; après son repas, il boit deux tasses de thé, fume une pipe et rentre dans sa chambre, sans vouloir trop se prêter à la conversation.

"Il n'y a qu'un moyen de le faire sortir de l'indifférence et du calme qu'il affecte, c'est de lui parler de l'insurrection. Oh! alors son visage s'anime, ses yeux s'enflamment, et il raconte avec beaucoup de bonheur les effroyables hécatombes qu'il a faites depuis qu'il a pris le gouvernement des deux Kwang. S'il fallait croire à ses énergiques assertions, il aurait fait tomber près de 120 mille têtes d'insurgés pendant l'espace de quatre ans, et encore il n'aurait pas été bien secondé par son lieutenant du Kwang-si. Aussi a-t-il paru rayonnant de joie lorsqu'on lui a annoncé la défaite récente des rebelles à Tchen-Kiang-fou; il y trouva un ample motif pour se consoler de la prise de Canton par les barbares.

"Un attaché de lord Elgin a obtenu de Yeh la faveur de faire son portrait, que l'on dit d'une ressemblance parfaite, mais qui rappelle, à s'y méprendre, les traits massifs de Henri VIII, peint par Holbein. Son Excellence est âgée de cinquante deux ans et mesure cinq pieds onze pouces anglais.

"Dernièrement, les recherches qu'on a faites dans tous les établissements publics de Canton ont amené la découverte d'un dépôt considérable d'armes de toute espèce, parmi lesquelles il se trouvait un grand nombre de fusils de fabrique américaine, mais le tout en fort mauvais état. On a pris de là occasion pour demander à Yeh comment il avait pu se faire qu'avec tous les moyens de défense qu'il avait à sa disposition, il n'eût pas opposé une plus vive résistance aux alliés. "C'est la faute du général tartare, répondit-il, et non pas la mienne. Le glaive était dans sa main; il n'y avait dans la mienne que le sceau diplomatique." Il paraît, en effet, que, dans cette circonstance, les Tartares ont montré moins de dévouement à la cause impériale que les Chinois pur sang, tant il est vrai qu'il n'y a plus dans cet empire vermoulu aucun élément de force ni de durée."

FEUILLETON.

BLACK.

V.—(Suite.)

En effet, le baron de la Graverie, toujours sec et osseux, ridé avant l'âge, avait vu impunément, en revanche, les années s'accumuler sur sa tête ; vivant sans soucis, comme les gens profondément égoïstes, il n'avait pas ajouté une ride à ces rides précoces, pas un cheveu blanc aux cheveux gris avant l'âge.

—Et, qui vous amène, Monsieur mon frère? reprit le baron, car je présume qu'il n'a fallu pas moins qu'un motif bien grave, pour que vous vous décidiez à forcer ma porte à une heure aussi indue. D'où venez vous? Mon notaire, auquel je m'informais quelquefois de l'état de vos affaires et en même temps de celui de votre santé, m'a dit que vous viviez, je crois, à Chartres en Beauce; ou à Meaux en Brie, je ne sais plus ; non, je crois que c'est à Chartres, n'est-ce pas?

—Effectivement, mon frère, c'est à Chartres.

—Eh bien ! que fait-on là ? Les gens qui pensent bien sont-ils nombreux ? Philippe d'Orléans y compte-t-il beaucoup d'amis ? A Paris, mon pauvre Dieudonné, la société se gangrène. La *Gazette de France* bat la breloque. Chateaubriand et Fitz-James se font libéraux, et nombre de gens bien nés se rallient. Pouah ! c'est un temps bien déplorable que celui dans lequel nous vivons.—Croiriez vous que pas plus tard qu'hier la *Quotidienne* nous citait des noms de grands seigneurs, mais de vrais grands seigneurs, de gens dont les pères et les grands-pères montaient dans les carrosses du roi, ne rougissant pas de se faire industriels ; des ducs, des marquis, qui deviennent marchands de fer et de charbons. Que sais je ? moi.

—Mon frère, dit le chevalier, si cela vous était agréable, nous parlerions tout à l'heure de la chose publique, mais nous nous en tiendrons pour le moment aux intérêts privés qui m'amènent.

—Soit! soit! dit le baron piqué, parlez de ce qu'il vous plaira. Mais qu'est-ce donc qui grouille à vos côtés dans l'ombre ?

—C'est mon chien, mon frère, n'y faites aucune attention.

—Et, depuis quand, mon frère, fait-on des visites à un frère aîné avec une semblable escorte ? Un chien, cela se met au chenil; et quand on veut s'en servir ou le montrer à des connaisseurs s'il est de race, on le fait amener par son piqueur. Il va souiller mon tapis.

Le tapis du baron de la Graverie, notez bien cela, montrait la corde sur toutes ses faces et semblait avoir été jusqu'alors fort indifférent aux taches de toutes espèces.

—Ne craignez rien, mon frère, répondit humblement le chevalier, qui comprenait toute l'importance qu'il y avait pour lui à ne pas indisposer son frère aîné : ne faites pas attention à Black ; il est très propre, et si je l'ai amené avec moi, c'est qu'il ne quitte rarement. Ce chien, c'est.... c'est mon ami!

—Singulier goût que vous avez de placer vos amitiés dans cette espèce !

Le chevalier avait grande envie de répondre qu'à la façon dont l'amitié était pratiquée chez les hommes, on ne perdait rien à chercher un bon sentiment chez les bêtes. Mais il résista à la tentation et se tint coi.

Malheureusement, tout n'était pas fini entre Black et le baron de la Graverie.

—Mais, chevalier, dit le baron, regardez donc ce que votre diable de chien tient entre ses pattes.

Le chevalier se retourna si brusquement du côté de Black que celui-ci crut que le chevalier lui adressait une invitation d'aller à lui, et ramassant le coq que tout le monde avait oublié au coup de sonnette furibond du baron, il entra dans le cercle de lumière tracé autour du lit, tenant à la gueule le malheureux volatile qu'il avait étranglé dans la cour.

C'était l'état du pauvre Black d'étrangler et de rapporter ; étant dans l'exercice de ses fonctions, il croyait bien faire.

A la vue de l'oiseau mort, le baron se dressa convulsivement sur son séant.

—Par la mort du diable ! s'écria-t-il, votre sot animal a fait là un beau vous d'œuvre! Un coq de Conchinchine que j'avais fait venir de Londres, et qui m'avait été bel et bien coûté deux pistoles. Vous aviez bien besoin, Monsieur, de venir ici et d'y venir en pareille compagnie! Je ne sais à quoi tient que je sonne mes gens, et que je leur ordonne à l'instant de pendre cette maudite bête.

—Pendre Dumesnil! s'écria le chevalier tout hors de lui par cette menace. Songez y bien, mon frère, avant de donner un pareil ordre. Je vous ai dit que ce chien était mon ami, et je le défendrai jusqu'à la mort.

Le pauvre chevalier s'était levé convulsivement en entendant la menace de son frère, et tout en prononçant, de son côté, une menace par laquelle il y répondit, il brandissait son tabouret comme s'il se fût déjà trouvé en présence de l'ennemi.

Son attitude belliqueuse étonna singulièrement le baron qu'il avait toujours connu fort *pacifique*, comme il disait.

—Ah çà! mais quelle mouche vous pique donc, mon frère? s'écria ce dernier; je ne vous connaissais pas ces transports héroïques. Ah çà! mais savez-vous que vous êtes un hôte presque aussi dangereux que votre chien! Voyons, continua-t-il en jetant un coup d'œil sur le malheureux coq que Black avait déposé à terre, comme pour être prêt à soutenir son maître, si besoin était. Voyons, dites-moi vite de quoi il s'agit, et finissons-en.

—Mon frère, répondit le chevalier, après avoir déposé son tabouret, avoir fait signe à Black que la paix était faite, et s'être recueilli un instant, je désirais avoir des nouvelles de Mme de la Graverie.

Le tonnerre, tombé dans la ruelle de M. le baron, ne l'eût pas plus étonné que cette demande inattendue sortant de la bouche de son frère.

—Des nouvelles de Mme de la Graverie! s'écria-t-il, mais il me semble, mon cher Dieudonné, que si vous avez attendu jusqu'à ce jour pour vous informer d'elle, c'est, en vérité, vous y prendre un peu tard.

—Oui, mon frère, répondit humblement le chevalier, oui, j'avoue qu'il est été plus convenable à moi de chercher à savoir qu'il était arrivé en France, ce que Mathilde était devenue; mais, que voulez-vous? d'autres soins......

—Les soins de votre personne sans doute, car d'après ce qui m'a été raconté et en jugeant sur votre mine fleurie et la graisse qui boursouffle de tous côtés, il est facile de voir que si vous êtes resté indifférent au sort de votre frère et de votre femme, vous n'avez point négligé les soins de votre estomac.

—Enfin, mon frère, toute récrimination à part, aujourd'hui je désire savoir ce qui est arrivé de Mathilde, après mon départ pour l'Amérique.

—Mon Dieu! que vous dirai-je, je ne la vis qu'une fois, lorsqu'il s'agit de régler les affaires dont vous m'aviez laissé la direction, et je dois avouer que je la trouvai beaucoup plus accommodante que je ne m'y attendais. Elle ne manquait point de bon sens, cette créature; elle comprit tout de suite la position exceptionnelle que lui faisait sa faute, et se prêta d'assez bonne grâce à ce que sa situation de chef de famille voulait que j'exigeasse d'elle.

—Mais enfin, quelles furent ces conditions que vous vous crûtes contraint de lui imposer? s'écria le chevalier, qui voyait avec satisfaction son frère aller au devant de l'interrogatoire qu'il comptait lui faire subir.

Par malheur, le baron était meilleur diplomate que le chevalier. Il s'aperçut, à la mine embarrassée de son cadet, que sa question cachait une arrière-pensée, et résolut au hasard de ne rien livrer de ce qui s'était passé entre sa belle-sœur et lui.

—Mon Dieu! dit-il d'un air naïf, il ne m'en souvient guères à cette heure; c'était, autant que je puis me le rappeler, la promesse de ne plus porter votre nom, et enfin l'acquiescement de votre femme à l'acte qui me substituait à votre fortune, au cas où vous viendriez à décéder sans enfans.

—Mais, demanda le chevalier, comment Mathilde, qui était enceinte, put-elle se décider à signer cet acte, qui livrait son enfant à la misère?

—La facilité même avec laquelle elle y donna son consentement, vous prouverait, si vous en doutiez encore, combien les accusations portées contre elle étaient justes et fondées, puisqu'elle n'osait défendre ce qu'elle devait regarder comme le patrimoine de son enfant.

—Mais cet enfant, qu'est-il devenu? demanda le chevalier, en abordant résolument la question.

—Cet enfant! Sais-je seulement s'il y a eu un enfant, moi! Croyez-vous que j'avais du temps à perdre pour suivre dans ses campagnes amoureuses une drôlesse de ce genre! Elle accoucha je ne sais où, deux ans après elle mourut; j'ai là, dans mon bureau, son acte de décès; peut-être sa grossesse s'est-elle bornée à une fausse couche, car il me semble hors de doute que si ce fruit de l'adultère eût vécu, on n'eût pas manqué de s'adresser à ma charité bien connue pour secourir ce petit malheureux ou cette petite malheureuse.

—Eh bien! mon frère, vous vous trompez, dit le chevalier, piqué du sans-façon avec lequel son frère traitait la femme qu'il avait tant aimée, il y a eu une belle et bonne couche, l'enfant existe, c'est une grande et belle fille qui est, je vous jure, le vivant portrait de sa mère.

Comprenant instinctivement qu'il portait à son frère le coup le plus douloureux qu'il pût lui porter, le chevalier donnait comme assurée la chose dont il doutait encore.

Malgré sa finesse et son assurance, le baron ne put s'empêcher de pâlir.

—Quelque jeune coquine qui cherche à abuser de votre crédulité, mon frère, car ce que vous me dites-là n'est pas possible.

Le chevalier raconta alors tout au long son histoire avec Thérèse.

C'était une faute.

Le baron le laissa aller jusqu'au bout, puis, quand il eut fini, il leva les épaules.

—Je vois, dit-il, que les années, si elles ont modifié votre intérieur et ballonné votre extérieur, n'ont rien changé à votre cervelle, mon pauvre Dieudonné : vous êtes fou. Mathilde m'a dit n'avoir point laissé d'enfant, je vous en donne l'assurance.

Quel que fût le doute du chevalier lui-même à ce sujet, il ne voulut pas se démentir.

—Pardon, mon frère, dit-il; mais malgré tout le respect que je vous dois comme mon aîné, vous me permettrez de croire que votre affirmation ne prévaut pas contre mes...... il allait dire : contre mes certitudes, mais son honnête nature se refusa à ce mensonge, il se contenta donc de dire, après avoir hésité une seconde, contre mes préoccupations. Je pense, moi, au contraire, que Mathilde a laissé un enfant, et j'ai la presque certitude que cet enfant c'est la fille dont je viens de vous parler tout à l'heure.

—Vous n'avez pas, Monsieur, je le présume du moins, la prétention d'introduire cette fille dans notre famille?

—J'ai la prétention, Monsieur, dit le chevalier, que l'égoïsme de son frère révoltait, de rendre mon nom à Thérèse, aussitôt qu'il me sera possible de prouver au monde, comme il me l'est déjà prouvé à moi-même, que Thérèse est ma fille.

—Votre fille ! vous voulez dire, sans doute, la fille illégitimement de Pontfarcy.

—Ma fille ou la fille de ma femme, comme vous voudrez, mon frère. Tenez, moi, je ... que le moindre ... humain ... qu'elle m'appartienne ou qu'elle ne m'appartienne pas, peu m'importe, n'est-ce pas, Black? Pour le monde, par le droit, elle sera ma fille. *Pater is est quem nuptiæ demonstrant*. Je n'ai retenu que cela de mon latin, mais je le sais bien ; pour le cœur elle me reviendra encore, j'ai assez aimé Mathilde, elle m'a rendu assez heureux pour que je paie, pour que j'achète même bien cher le portrait vivant qu'elle aura laissé après elle. Voyons, mon frère, voulez-vous, oui ou non, me dire ce que vous savez là-dessus?

—Encore une fois, Monsieur, dit le baron, je ne sais rien, absolument rien, mais je saurais quelque chose que je ne parlerais pas davantage. C'est à moi comme l'aîné, comme le chef de la famille, qu'il appartient de sauvegarder l'honneur du nom que je porte, et je ne veux pas qu'il soit compromis par vos folies.

—Le nom n'est pas tout ici-bas, mon frère, et souvent nous n'obéissons aux préjugés et aux convenances de la société qu'aux dépens des préceptes de l'Evangile et des commandements du Sauveur des hommes.

—Ainsi! s'écria le baron en se dressant une seconde fois sur son séant, en croisant les bras et en hochant la tête à chaque syllabe qu'il prononçait; ainsi vous n'attendez qu'une preuve de la naissance de cette fille, pour oublier que la mère a déshonoré votre nom et brisé votre vie, vous a torturé, banni de votre pays! Eh bien! tenez, je vais vous donner une nouvelle preuve de l'indignité de cette femme : Vous avez cru jusqu'ici que M. de Pontfarcy était son seul amant?—Point. Elle en avait deux. L'autre, devinez qui? C'était ce capitaine Dumesnil, cet Oreste dont vous étiez le Pylade.

—Je le savais, dit simplement le chevalier.

Le baron recula d'épouvante, étouffant dans ce mouvement son oreiller contre le dossier de son lit.

—Vous le saviez! s'écria-t-il.

Le chevalier fit de la tête un signe affirmatif.

—Eh bien! cherchez, démêlez votre paternité au milieu de ce conflit d'adultères.—Oubliez si vous le pouvez, pardonnez si vous l'osez.

—Je pardonnerai, parce que c'est plus que mon droit, mon frère, parce que c'est mon devoir.

—Et bien! moi, je vous dirai ceci, Monsieur : il faut être sans pitié pour ceux qui commettent les fautes, qui, en démoralisant la société, nous ont conduits dans l'abîme où nous sommes.

—Vous oubliez, mon frère, vous qui cependant avez la prétention d'être un homme religieux, vous oubliez que le Christ a dit : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre*. Or, de quoi était-il question, je vous le demande, si ce n'est d'une femme adultère, d'une Mathilde juive?

—Ah! vous allez prendre l'Evangile à la lettre, vous! s'écria le baron.

—Tenez, mon frère, répondit doucement le chevalier, pour ne pas mettre l'Evangile dans tout cela, je trouve tout simplement que mieux vaudrait que Mlle Thérèse, en supposant qu'elle ne soit que Mlle Thérèse, devint Mlle Thérèse de la Graverie, que de penser que Mlle de la Graverie peut rester Mlle Thérèse.

—Faites-en une religieuse, Monsieur, payez sa dot sur votre revenu, puisque vous vous intéressez tant à une fille de la borne.

—Il importe au bonheur de Thérèse qu'elle ait un nom, et c'est un nom que je cherche pour elle.

—Mais, mort-diable! songez-y, Monsieur, le jour où elle aura votre nom, elle aura aussi votre fortune!

—Je le sais.

—Et vous oseriez dépouiller votre famille, frustrer mes fils qui sont vos héritiers légitimes, pour jeter votre fortune à une enfant dont vous n'êtes pas, dont vous ne pouvez pas être le père?

—Qui le prouve?

—Cette lettre même que je voulais vous remettre le jour où je me décidai à vous faire connaître l'inconduite de votre femme, lettre que Dumesnil osa déchirer malgré mes prières.

—Cette lettre, je ne l'ai point lue, vous devez vous en souvenir, mon frère.

—Oui, mais je l'ai lue; moi, et je puis vous affirmer que, dans cette lettre, Mathilde félicitait M. de Pontfarcy d'une paternité dont elle lui attribuait tout l'honneur.

—En ferlez-vous vraiment le serment sur votre foi de gentilhomme? demanda le chevalier, qui, depuis quelque temps, paraissait rêveur.

—Sur ma foi de gentilhomme, je le jure, dit le baron.

—Eh bien! grand merci, mon frère, dit en respirant le chevalier.

—Et pourquoi cela, grand merci?

—Parce que vous mettez ma conscience à l'aise, car puisqu'il m'est impossible de reconnaître Thérèse pour ma fille, je vais me décider à une chose à laquelle j'avais songé déjà, c'est à en faire ma femme, et par ma foi de gentilhomme aussi, mon frère, dans quelques mois d'ici, je vous aurai donné, je vous le jure, une nièce, un bon gros neveu ou une petite nièce.

Le baron fit un bond furieux dans son lit.

—Sortez d'ici, Monsieur, dit-il, sortez à l'instant même et ne vous avisez jamais d'y remettre les pieds; et si vous tentez d'exécuter l'infâme projet dont vous venez d'avoir l'audace de me parler, je vous donne ma parole d'honneur que j'userai de tout mon crédit pour vous faire interdire.

Le chevalier qui s'émancipait de plus en plus, se prêta qu'une médiocre attention aux menaces de son frère. Il prit son chapeau, siffla Black aussi familièrement qu'il eût pu faire dans une écurie, et ferma la porte en laissant le baron en tête-à-tête avec son coq cochinchinois étranglé, et dans une exaspération difficile à décrire.

(*A continuer.*)

ALEXANDRE DUMAS.

Décédé à Paris, le 24 mars 1858, après une courte maladie, au milieu des regrets de sa famille et de ceux qui l'ont connu, M. LOUIS PILIE, à l'âge de 71 ans, vétéran de 1814-1815.

ATTENTION.

Marchandises sèches.

L'attention particulière des acheteurs est appelée sur la grande vente de marchandises sèches qui aura lieu aujourd'hui, au magasin d'encan de Peychaud, Hyde & Co No 31, rue Vieille Levée.

Linge fait.

L'attention particulière des acheteurs est appelée à la grande vente de linge fait qui aura lieu aujourd'hui au magasin d'encan de E. Peychaud, Hyde & Co, n° 30 rue de la Vieille Levée.

Le navire KATE DYER, capitaine Dyer, arrivé du Havre, est en déchargement. Toutes les marchandises dont les permis n'auront pas été retirés dans les cinq jours, seront envoyées aux magasins publics.

20 avril — BAXTER, LOVELL & Co

On Demande

UNE personne pour soigner des enfants pendant un voyage d'ici à New-York. S'adresser rue Toulouse No 64.

EN débarquement du navire Aquila, de Bordeaux 200 paniers absinthe extra supérieur de Chauvet; 50 paniers véritable guignolet d'Angers. A vendre par BLANCHIN & GIRAUD, 44, Vieille-Levée.

ATTENDU par le Zone, de Marseille : 300 caisses vermouth Noilly, Prat & Co, garanti clair et supérieur. A vendre par BLANCHIN & GIRAUD, 44 Vieille Levée.

AVIS AUX DISTILLATEURS—300 flacons à marasquin, grand modèle; 150 paniers bouteilles à liqueurs, 18 et 20 onces. A vendre par BLANCHIN & GIRAUD, 44, Vieille-Levée.

EN MAGASIN—400 caisses vin rouge diverses qualités; 50 barriques vin rouge bon ordinaire, 100 de vin rouge St-Emilion très vieux; 50 barils vin blanc Haut Sauterne; 60 de vinaigre blanc de Bordeaux; 150 caisses absynthe Terrate, Lecoultre & Noilly; 60 do kirsch Noilly, Prat & Co; 300,000 bouchons poisses et réguliers fins; 50 paniers Champagne grandes et demi bouteilles. A vendre par BLANCHIN & GIRAUD, 44, Vieille-Levée.

Bonneville Cotton Seed Oil Factory.

HUILE de graine de coton clarifiée—10 000 gallons de cette huile si supérieure et si avantageusement connue. A vendre par BLANCHIN & GIRAUD, 44, Vieille-Levée.

Amer toni-aromatique.

Cordial des dames et célibataires.

CE cordial fort agréable se prend seul, et c'est à la requête des familles que je l'ai fait; elles n'ont exposé l'inconvénient du mélange à faire avec ces amers qui ne peuvent se prendre purs. ...

A. A. PEYCHAUD, No 1?3, rue Royale.

Briques à feu—Briques à feu.

Manufacturées par L. T. Delassize,

Rock Creek, près de la Pointe Claire, Alabama.

LES planteurs, constructeurs d'équipage, fondeurs et tous ceux en général qui emploient des briques à feu, sont invités à venir examiner des échantillons au bureau de MM. BRIDGE & BRO., 32, rue Gravier ...

ENFANT PERDU,

SAMEDI, votre 2 et 3 heures P. M., un enfant de 8 ans et 6 mois, ayant les cheveux rouges, portant un habit avec un pantalon de gingas à une cheveux mes à cari perdu. ...

LA RUCHE.

CONFORMÉMENT aux articles 3, 4 et 5 des Statuts ... le tirage ...

Le fondateur Directeur, L. P. GUELDET.

P. MALLARD,

BON MARCHÉ POUR DU COMPTANT.

Institution de Mme Parent.

MME PARENT transportera son institution, pour l'été, à Mandeville, de l'autre côté du Lac, à partir de la 2ème jeune et où l'on se rend de la Nlle-Orléans en deux heures. ...

Magasin de Tapis,

19........Rue de Chartres..........19

IMMENSE SACRIFICE.

Rabais extraordinaire,

JACONAS FRANÇAIS, à 15 cents la verge.

ORGANDIS ENLUMINÉS, de 75 cents à 25 cents la verge.

MAGNIFIQUE SERVICE De thé, en argent

Demande de cuisinière.

Avis.

Tabac en Poudre.

Toiles et cotons de saison.

A vendre

Bureau de la Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans.

Avis.

Au Public.

Le soussigné se propose respectueusement aux électeurs de la Ville de la Nlle-Orléans comme candidat à la place de MAIRE. L'élection a lieu le 2 juin prochain.

BENJ S. HARRISON.

Le soussigné est candidat à la place de Contrôleur. L'élection a lieu en juin. CHAS N. OLIVIER.

Bureau du Surintendant du Grand Chemin de fer de la Nlle-Orléans, de Jackson et du Nord.

MM. Charles Frédéric & Cie.

Rue Condé 88 et 147 rue de Chartres.

Couvertures de E. Granier & Co.

Importation directe de Paris.

Marchandises à bon marché.

PRIX D'ENCAN.

B. W. HEBRARD.

AVIS.

LIBRAIRIE de MICHON & DESPORTES, 200 rue Royale.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE PAYA,

NAPOLEON III ET L'ANGLETERRE.

ARGENT ! — ARGENT !

LOUIS BLANC,

PRET D'ARGENT SUR DEPOT,

Rue Conti, 47,

Habillements DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ.

BELLES MARCHANDISES.

ALFRED MUNROE & Co.,

No 34, rue des Magasins,

PRIX FIXES.

L'ŒIL ET L'OREILLE.

SURDITÉ—MALADIES DE L'ŒIL ET DE L'OREILLE.

Le Dr F. A. VON MOSCHZISKER

Est à l'Hôtel St-Louis, appartements Nos 1 et 2.

Magnétisme.

MADAME ALLUARD,

SOMNAMBULE FRANÇAISE,

RUE BOURBON, 331.

Hotel St. Fernando,

Rue de la Cuna, No 96, à la HAVANE.

Hotel des Etrangers à Paris.

RUE VIVIENNE, No 3.

Foyer Maçonnique No 44.

ERNEST TURPIN, CONFISEUR,

No. 55, rue de la Vieille Levée

AUX DAMES

Liquidation positive.

THEODORE DANFLOUS,

149, RUE ROYALE,

A LOUER

Marchandises de printemps et d'été.

LION & PINSARD,

PAUL LACROIX.

Bonne occasion.

Demande d'Esclaves.

Lingerie! Lingerie!

AU-DESSOUS DU PRIX COUTANT.

CAMILLE LACOSTE,

ATTENTION! — AUX DAMES

DÉBALLAGE DE MARCHANDISES.

Magasin Neuf,

Mme G. W. ROPER

VIGNES.

AU BON HORTICULTEUR,

P. GAIENNIE,

Marchand de produits de l'Ouest.

P. VAN ROOTEN

LE CRI GÉNÉRAL EST :

Parlez-vous l'Anglais ?

du Prof. BRETTE,

13 rue, St-Charles,

L'ANGLAIS, L'ESPAGNOL, L'ALLEMAND, LE FRANÇAIS.

EN VENTE à la Librairie Paya,

LES DROITS DE L'HOMME,

PAR EUGENE PELLETAN.

F. Jacob, Dussumier & Co,

AVIS.

M. JOSEPH HOPKINS étant sur le point de s'absenter de cette ville, ...

ENCYCLOPÉDIE AMERICAINE, en 16 volumes—

LOTERIES DE SWAN & Co

Autorisées par l'Etat de la Géorgie.

$70,000 POUR $10!

Bureau des Commissaires de la Dette Consolidée de la Nlle Orléans.

TEINTURERIE.

Magasin de marchandises sèches à bon marché, de DANZIGER,

P. DUREL & Co.

UNE BONNE AFFAIRE.

DODARD & Cie

MAGASIN A BON MARCHÉ.

Mme G. S. FARRO.